

**FADÉLA HEBBADJ AU SOIR D'ALGÉRIE :****«Parce que le mal est reconnaissable, il doit nous indigner, nous révolter»**

**Le Soir d'Algérie : En nous comptant l'histoire de Nasser et de Mama, Maliens sans-papiers perdus dans le monde des Blancs, est-ce l'actualité qui a motivé le sujet de votre roman ?**

**Fadéla Hebbadj :** Je reçois régulièrement des informations du Gisti (Groupe d'information et de soutien des immigrés) et de la Cimade (Comité intermouvements auprès des évacués), qui tous les jours dénoncent les dérives des pratiques administratives, l'illégalité des procédures d'expulsion, cette odieuse prolifération de camps, véritables zones de non-droit qui nous rappellent d'anciens souvenirs. C'est en effet l'actualité et précisément une banalisation des persécutions infligées aux sans-papiers contre lesquelles je m'indigne encore, qui m'a poussée à écrire *L'Arbre d'ébène*. Il y a une reconnaissance immédiate du mal dans cette souffrance et l'idée de banalité appliquée au mal est tout d'abord scandaleuse. Le nier, c'est s'en disculper. L'actualité quotidienne banalise l'inacceptable, on nous parle d'expulsions d'enfants de trois ans comme si l'on nous parlait d'un séjour pas cher aux Caraïbes. Il y a ceux qui dénoncent et ceux qui relatent comme de bons fonctionnaires zélés de l'Etat en parodiant Hannah Arendt. Les 27 Etats membres de l'Union européenne organisent une politique démente de persécution. La banalité, c'est l'ordinaire, la platitude. Veut-on nous rendre ordinaire un phénomène qui est insupportable ? De fait, cette question paraît rhétorique tant les faits inhumains s'étaient quotidiennement devant les

téléspectateurs. Parce que le mal est reconnaissable, il doit nous indigner, nous révolter. Or, affirmer que les expulsions de sans-papiers font partie de l'actualité, n'est-ce pas prendre le risque de perdre notre faculté d'indignation, d'accepter et de se rendre complice d'atrocités ?

J'ai écrit *L'Arbre d'ébène* pour ne pas rendre ordinaire ce qui ne l'est pas. La banalisation répond souvent à un objectif de dissimulation, de déresponsabilisation. J'ai voulu rendre scandaleux ce qui passe tous les jours inaperçu. Je n'ai pas voulu me dédouaner de ce qui se passe à ma porte. Il s'agit de regarder en face et de dénoncer. La fiction comme support m'a paru une bonne façon d'interpeller les consciences.

**Dans votre roman, Nasser et sa mère se retrouvent dans un centre de rétention à propos duquel vous écrivez : «L'humanité est sortie du territoire français». Qu'en est-il aujourd'hui en France du dispositif de rétention des sans-papiers ?**

Cette scène du livre a une histoire. J'étais devant mon ordinateur et je me suis dit que je ne savais rien sur les centres de rétention. A l'époque, je ne savais même pas qu'on enfermait aussi des enfants. Alors, je suis sortie pour rencontrer des personnes susceptibles d'avoir connu ce type de lieu. Et là, j'ai rencontré un homme d'origine malienne. Par chance, il a eu confiance en moi et m'a raconté ce qu'il avait subi dans un centre. Quelques mots... «Je n'avais rien fait, j'avais des papiers mais ils m'ont quand même frappé. Ils m'ont gardé deux jours, après ils ont vu que j'étais en règle alors, ils m'ont relâché.» Il s'est confié à moi et a pleuré. Son témoignage m'a bouleversée. Je suis rentrée chez moi et j'ai écrit ce passage. Je vous conseille de lire attentivement les communiqués de presse du Gisti. C'est une association qui fournit des informations précieuses. Les membres du Gisti font un travail exceptionnel. «La directive retour», surnommée la directive de la honte, institutionnalise,



Photo : DR

comme vous le savez, l'enfermement généralisé des étrangers. En Italie, par exemple, les centres de rétention ont doublé et l'accès est difficile. La durée de rétention est de 18 mois. Ces derniers jours, une vidéo tournée dans le centre de rétention de Mayotte donne une vision de cette supralégislation européenne. On utilise les gaz lacrymogènes pour calmer les détenus et, parmi eux, il y a des enfants.

**Que pensez-vous de la politique d'immigration choisie de l'actuel gouvernement français ?**

L'Union européenne devrait être plus claire dans ses attentes et ses demandes. L'étranger n'est pas le mal européen, c'est la misère et la pauvreté qui sont responsables. Encore une fois, elle se trompe de coupable. Si l'Europe va mal, ce n'est pas la faute de celui qui traverse la mer en cayuco.

Quant à l'immigration choisie, je pense qu'elle entraîne des jalousies, crée de l'envie comme je l'ai déjà précisé dans une interview, elle divise les étrangers entre eux. C'est une politique machiavélique. C'est de la haine qui se manifeste au bénéfice d'un égoïsme européen. Il est clair que c'est une politique d'extrême droite. On expulse des familles par charter entier, à Kaboul, au Nigeria, dans les endroits du monde les plus dangereux mais on accueille celles et ceux susceptibles d'aider l'Europe.

Cette politique dépasse littéralement les bornes. L'homme n'est-il, à l'heure actuelle, qu'une chose à consommer ? Aurait-il dans le

pays des droits de l'homme perdu sa dignité ?

**Evoquant le sort des sans-papiers, vous dites : «Les clandestins sont les derniers colonisés.» Pouvez-vous développer cette idée ?**

L'histoire est longue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle sur l'extermination des populations en Amérique du Nord, en Afrique noire. Les Espagnols, les Hollandais, les Anglais puis les Français et enfin les Allemands qui réussirent le premier génocide du XX<sup>e</sup> siècle avec les Namibiens. Je ne vais pas entreprendre un rapport sur le colonialisme, la liste des crimes, des razzas dépassant en inhumanité et en horreur serait trop vaste. Et puis, je ne suis ni juge ni historienne.

**Pourquoi appeler les clandestins les derniers colonisés, alors que les anciennes colonies, pour la plupart, ont gagné leur indépendance, alors qu'il n'y a plus de Français en Algérie, ni d'Anglais en Inde, seule l'Afrique noire faisant exception ?**

L'implicite de votre question concerne cette constatation. La campagne contre «la honte noire» ou «le bicot», les associant à des maladies vénériennes, est révolue, mais il existe encore un racisme souterrain qui ne cesse de s'épanouir en Europe. Bien sûr, les propos ne sont plus les mêmes. Mais ces milliers d'expulsions d'enfants, de femmes enceintes, de vieillards, ces hommes et ces femmes, ne les considérons-nous pas comme des morceaux (stücke en allemand) ? Ce sont les indésirables d'aujourd'hui. Parce qu'on ne les extermine pas dans des chambres à gaz, ce que l'Europe se permet de leur infliger serait-il plus acceptable ?

Ils ont ruiné leur pays, victimes de sous-nutrition, d'humiliation, de violence, de viols, les enfants des anciens colonisés reviennent tout simplement réclamer leur dû. Les zones diamantifères ont servi de réservoir de minerais à l'impérialisme européen, elles ont enrichi l'Europe et on s'étonne de voir débarquer de pauvres

clandestins ?

Les tensions exacerbées interraciales dans toute l'Afrique, et je n'exclus pas l'Algérie, ne sont-elles pas les effets pervers d'une idéologie impérialiste ? Cette classification raciale qui consiste à séparer les Arabes des Noirs et des Berbères, suivant une logique tirée de l'imagination d'une grille de lecture européenne qui avait pour but d'identifier les groupes colonisés, a brisé précisément les anciennes structures sociales qui permettaient encore la cohésion entre les peuples, parce que la couleur de peau n'a aucun sens pour le peuple algérien ou marocain.

Que reste-t-il de la colonisation ? Il reste des guerres, des affrontements entre ethnies. Certaines régions d'Afrique, le Rwanda et l'Urundi, sont le terrain de violence et de destruction. Quand on a volé une grande partie des richesses d'une famille, quand on a volé sa structure psychique, sociale et économique et que le coupable est bien à l'abri des représailles judiciaires, la famille finit par se quereller et s'entretuer. Et c'est alors l'éclatement. Chacun d'eux tentera de s'en sortir en quittant son pays désœuvré. Le clandestin est celui qui a conscience de son histoire et qui vient regagner sa liberté, non pas pour faire la guerre, mais pour ne pas perdre le goût de vivre. Mais ici, on le rejette comme un morceau, comme un colonisé.

**Pourquoi avoir choisi un enfant pour nous guider dans le monde de la clandestinité ?**

Pour toucher, pour sensibiliser les personnes sur les humiliations que rencontrent des hommes, des femmes et des enfants à cause d'une politique inacceptable; la voix d'un enfant est neuve du début à la fin, elle est vierge du temps. C'est dans un syncrétisme poétique que Nasser manifeste sa colère. Et puis, cette voix m'est apparue évidente. La voix de l'innocence, une parole singulière qu'aucun adulte ne peut habiter.

**Vous dédiez ce livre à votre père. *L'Arbre d'ébène* peut aussi être compris comme le**

**symbole de la protection paternelle. Ce travail sur les racines n'est-il pas également un peu le vôtre ?**

J'ai dédié ce livre à Vava, parce qu'il a été mon protecteur durant mon enfance. Quand je lui ai annoncé mon désir d'écrire, il m'a encouragée. La dédicace de mon premier livre devait être pour lui. Le titre est fortuit. Quant au travail sur les racines, il est celui de ceux qui croient en l'avenir. J'ai travaillé la question de l'origine dans ce livre et cette question est celle du dépassement de soi. Je crois qu'elle doit être primordiale pour n'importe qui. Nous avons tous besoin de symboles protecteurs qui nous permettent d'avoir confiance en nous.

Mon père occupe toujours une place importante sur le plan de l'écriture, bien qu'il soit maintenant décédé. Ce sont les absents qui nous poussent à écrire. Une double transmission s'opère. De manière inconsciente, l'écriture permet de les garder en vie.

**Vous dites ne pas écrire pour le plaisir. Pour quoi et pour qui écrivez-vous ?**

J'écris parce que je ne sais rien faire d'autre. Je transcris mes émotions en littérature, parce que dans la vie je suis aphasique. J'ai besoin d'écrire. L'écriture permet de transcrire l'intransmissible. Plus directement, j'accepte plus facilement de mourir. L'univers des mots inscrits sur une page calme mes peurs, mes doutes et surtout me délivre de nombreuses illusions. J'ai besoin de retrouver des traces oubliées dans ma mémoire.

**Propos recueillis par Meriem Nour**

**Éléments  
biographiques**

Fadéla Hebbadj vit à Paris où elle enseigne la philosophie au lycée Montaigne. Elle a également exercé la psychopédagogie au Centre Claude-Bernard à Paris, auprès d'enfants et d'adolescents. *L'Arbre d'ébène* est son premier roman.

**SIGNET  
L'humanisme**

Fadéla Hebbadj, enseignante de son état, fait fort. Pour son premier roman, elle nous plonge dans l'univers vulnérable des sans-papiers en France. A travers une histoire qui emprunte sa tendresse à *La vie devant soi* d'Emile Ajar, qu'elle avoue et revendique, Fadéla Hebbadj pose un regard d'enfant africain sur l'inhumanité du harcèlement des sans-papiers. Un monde de brutes, assurément, dans lequel la loi du plus fort est celle de la loi. Immense paradoxe qui veut que l'appareil du pouvoir, censé être celui de la raison, utilise sa puissance pour traquer de pauvres immigrants que la misère a jeté dans les pavés des villes européennes.

Exilés portant en eux une nostalgie et une souffrance, ils rasent les murs. On croirait que la malédiction qui leur tient lieu de viatique quotidien est la rançon de quelque chose qu'ils auraient commis. Ils ignorent souvent qu'ils sont là parce qu'autrefois, les puissances coloniales étaient venues bouleverser leur vie.

C'est à travers le regard d'un enfant que ces questions sont posées dans *L'Arbre d'ébène*. Fadéla Hebbadj a trouvé un moyen original et esthétique de prendre position dans un débat qui met à mal l'humanisme en France.

**Bachir Agour**

**Les dits de Nasser, dix ans, malien et sans-papiers**

**D**e squat en foyer, Nasser, le petit Malien sans-papiers, suit sa mère en traînant sa valise et son sac de couchage. Il porte sur la ville et le monde des Blancs son regard d'enfant de dix ans, lourd déjà d'un passé qui le harcèle.

Il y a la faim. Il y a le froid, celui des gens et celui du climat. Il y a les peurs. Peur obsédante de se perdre dans Paris, de perdre son cœur chez les Blancs. Peur de la police. Peur du marabout qui met en garde ses femmes contre «l'émancipation» et qui les exclut, lui et Mama, lorsque celle-ci refuse de se soumettre à sa loi. Peur surtout de la nuit et de ses fantômes qui le ramènent sur le cayuco, la pirogue de la traversée jusqu'au pays des Blancs. «J'avais six ans sur le sable et la pirogue, six ans dans les odeurs qui font pleuvoir les images à déchirer les souvenirs...» Mama s'est offerte au passeur pour embarquer avec Nasser sur le bateau de la mort. Et, depuis, l'enfant est hanté par le sexe des hommes qui se collaient au corps de sa mère et par les hurlements de ceux qui voulaient les sacrifier au Diable pour avoir la vie sauve.

A Paris, Mama vole à l'étalage et disparaît la nuit à la recherche d'un travail, ou en quête de «l'arbre d'ébène»,

l'homme attendu «comme le jour de l'Aïd el Kebir» et qui viendra la sauver elle et son fils. Au gré des rencontres, Nasser passe de vie en vie. Comme un animal traqué en perte de repères, c'est par les odeurs qu'il s'approprie le monde, les êtres et les choses. Mireille, la passante à l'odeur de rose, citron vert et clou de girofle, «emporte avec elle le sourire qui console au coin de la rue les gens perdus». Myriam, père kabyle, mère française, partage un temps, avec Mario le SDF au grand cœur, le squat de Nasser. Elle sent le patchouli et ses seins convoités rappellent au garçon ceux de Mama, la consolation, l'ultime refuge. Au marché de Marseille, les odeurs d'igname et d'épices conduisent Nasser et Mama jusqu'à Yvonne qui les héberge avant de les rendre à la rue, faute d'avoir pu en faire des gens «normaux». Mais Yvonne a appris à Nasser le goût des livres et de l'écriture, tandis que Mama lui enseigne la transmission par la parole. Le livre, c'est aussi André la bouquiniste et sa chambre minuscule aux odeurs de vieux papiers et d'encre évaporée.

Lorsqu'une nuit Mama disparaît, Nasser découvre l'ennui et la solitude. «Je ne savais pas qu'un seul jour pouvait s'étendre si longtemps, comme un

accordéon qu'on laisse tomber par terre.» S'ensuit l'apprentissage de la liberté et la recherche de la solidarité fraternelle dans différents lieux de la capitale. Le bar «plein de frères» murés dans leurs peurs, l'hôpital où Mama soigne sa tuberculose, le foyer où l'on s'entasse pour former un rempart contre l'ennemi. Jusqu'à la descente aux confins de l'humanité, le centre de rétention où se pratiquent impunément insultes et maltraitance, la Gare du Nord et son univers sordide de la déchéance «avec ses vieux amochés, ses bagarres et ses morts, des tas de gosses à la recherche de leurs parents». Au cours de cette odyssée, Nasser et Mama se séparent, se retrouvent, s'affrontent parfois. Lorsque Mama est en colère, elle reproche à son fils de se comporter comme un Blanc. Alors Nasser se détourne et part «vagabonder sur les trottoirs du destin».

Cette longue errance, qui mène les protagonistes du Mali à Paris en passant par le Sénégal et Marseille, a valeur d'initiation. Nasser apprend à se libérer

de ses peurs, celle de la liberté n'étant pas la moindre, en trouvant l'arbre d'ébène qui lui enseignera à son tour comment se construire avec les matériaux qui se sont agrégés dans sa mémoire.

Fadéla Hebbadj nous surprend avec ce premier roman dont le héros, qui n'est pas encore sorti de l'enfance, emprunte parfois le langage d'un sage aguerri. Mama ne dit-elle pas de son fils qu'il possède «un regard capable de calmer la colère du monde» ? La dénonciation de la société occidentale est féroce et la part de vérité qu'elle comporte dérangeante. Mais la force des personnages et la puissance évocatrice d'un univers qu'elle maîtrise confèrent à l'écriture de Fadéla Hebbadj les indéniables qualités littéraires qui font de ce premier ouvrage un roman flamboyant.

**Meriem Nour**

*L'Arbre d'ébène*, Fadéla Hebbadj, éd. Buchet Chastel, mai 2008.

